

L'intérêt de cette édition de Musica est d'apporter un éclairage sur les opéras de chambre — forme que la création contemporaine remet au goût du jour. Reprise du festival d'Aix, *The House Taken Over*, du portugais Vasco Mendonça, bénéficie de la mise en scène de Katie Mitchell (qui signe également le magnifique *Written on Skin* de George Benjamin). Le livret en anglais est signé de la dramaturge britannique Sam Holcroft d'après la nouvelle *Casa tomada* (La maison occupée) que Julio Cortázar écrivit en 1946. L'intrigue mêle fantastique et horreur, sur un fond de quotidien banal. Après la mort de leurs parents, un frère et une sœur (Hector et Rosa) vivent isolés du monde, enfermés dans la maison de leur enfance. Des pièces inoccupées surgissent des bruits inquiétants, de plus en plus insistants, comme si la maison était envahie par d'invisibles agresseurs. Pour s'en protéger, le frère et la sœur condamnent l'accès de ces pièces, se retranchant dans un espace de plus en plus exigu, jusqu'à se retrouver finalement sur le seuil de la maison, obligés de verrouiller la porte derrière eux et partir affronter le monde extérieur. La musique de Mendonça offre à entendre une palette relativement discrète, faite de répétitions, stridences de cuivres et crescendos de gammes entrecroisées. L'ensemble Asko/Schoenberg est brillamment dirigé par Etienne Siebens, parfait soutien pour le baryton Oliver Dunn et la mezzo Kitty Whately.

Reprise également, le *Quartett* de Luca Francesconi (créé à la Scala de Milan en 2011) s'inspire du huis clos épistolaire des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos. Le fait de recourir à un effectif augmenté d'une électronique superlative permet de concentrer l'écoute sur l'essentiel, à savoir : le texte. L'ensemble Remix (en résidence à la Casa da Musica de Porto) combine ses interventions à des transformations en temps

réel. Les changements de niveau et les jeux de perspective dynamique intègrent parfaitement la vision du scénographe Nuno Carinhas. On admire la capacité du traitement électronique du duo à se multiplier en un quatuor — conformément au titre de la pièce d'Heiner Müller qui a donné l'inspiration à Francesconi. Les chanteurs Robin Adams et Allison Cook semblent parfaitement à l'aise dans cette complexité de lignes, magnifiées par la direction souveraine de Brad Lubman.

On terminera avec la découverte du Trio Arbós — Michel Borrego, violon, José Miguel Gómez, violoncelle et Juan Carlos Garvayo, piano. Ces musiciens espagnols investissent un répertoire très large, depuis le répertoire classique et romantique jusqu'au domaine contemporain. Se succèdent dans ce concert donné salle de la Bourse des œuvres de Georges Aperghis, Ivan Fedele, Toshio Hosokawa et Michael Jarrell. Le premier *Trio* (2011) rappelle qu'Aperghis est capable d'écrire des sections musicales très souples et ductiles, alternant des passages plus introspectifs, à la manière d'un texte déclamé. Composé la même année, le *Trio* de Toshio Hosokawa gravite autour de sons feulés, tantôt déchirants ou juste effleurés. Les solistes interviennent à la manière d'acteurs échangeant des répliques dans un climat très poétique. *Fünfzehn Bagatellen, in Form von Variationen* d'Ivan Fedele impose une tout autre dimension. L'exploitation des résonances s'accompagne par des gestes très expressifs des trois instruments jouant en homophonie durant une série de variations. Approche spectrale également pour *Lied ohne Worte* (2012) de Michael Jarrell. Les modulations de timbres offrent des couleurs très fines et enchâssées dans un écrin résonnant d'une facture parfaite.

David Verdier

Il faut sauver l'orchestre

Festival Berlioz, La Côte St-André, Isère
 (22 août au 1^{er} septembre 2013)

Le Festival Berlioz donné dans le lieu de naissance du compositeur, la Côte-St-André, mérite qu'on s'intéresse à lui depuis que Bruno Messina en a pris les rênes. La programmation diffracte l'héritage berliozien, faisant de la célébration du compositeur français celle d'un esprit aventurier qui ne s'est pas éteint avec lui. Ainsi, à côté de l'exécution de l'opéra *Béatrice et Bénédicte*, rarement joué, ou de celle d'*Orphée et Eurydice* de Gluck dans la version de Berlioz, tout aussi rare, le Festival proposait une intégrale des sonates de Beethoven par François-Frédéric Guy, à raison de trois sonates par jour, dans l'ordre chronologique. Expérience fascinante permettant de retracer une évolution non moins fascinante, et ce grâce à un interprète qui cherche à nous communiquer le texte et l'esprit du texte dans leur plus grande force de vérité. On retiendra l'émotion suscitée par le mouvement lent de l'opus 106, construit magistralement de la première à la dernière note, avec une clarté d'articulation remarquable (malgré l'acoustique résonante de l'église où étaient donnés les concerts), ainsi que la clarté de la fugue finale, dans un tempo pourtant vif.

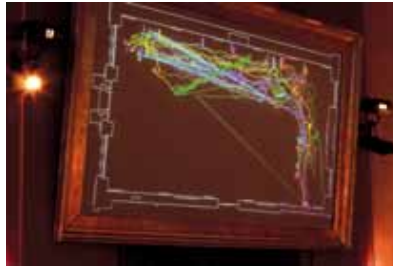
Il faut aussi mentionner le concert donné par l'orchestre du Südwestfunk de Baden Baden et Freiburg, dont on sait qu'il est menacé à travers sa fusion programmée avec l'orchestre de Stuttgart. Quel obscur fonctionnaire, quel responsable irresponsable a conçu un tel plan d'économie, au mépris de l'histoire de cet orchestre grâce auquel se sont écrites tant de pages de la musique moderne ? La puissante Allemagne doit-elle sacrifier la meilleure part de son histoire pour satisfaire à une austérité qui cache par ailleurs des profits scandaleux ? Que fait l'Europe, qui devrait de temps en temps se rappeler que sa culture, bien plus que ses banques et ses industries, est au cœur de son

identité ? Sous la direction de François-Xavier Roth, l'orchestre a pu montrer qu'il était aussi bien à l'aise avec l'écriture nerveuse de Berlioz (qui fut davantage reconnu en Allemagne qu'en France) qu'avec celle virtuose et plantureuse de Richard Strauss (*Also sprach Zarathustra*) qui emmène Nietzsche dans les salles de danse viennoises, et avec les phrases ciselées de Boulez dans *Rituel* où les alternances entre hétérophonie et homophonie se jouent dans l'espace à partir des différents groupes instrumentaux tantôt indépendants, tantôt regroupés. Le monde musical doit s'élever contre la scandaleuse décision prise vis-à-vis de cet orchestre et défendre celui-ci d'une voix forte !

Philippe Albèra

Forschungswerke

LautLots, Hypermusic Prologue, IRMAT 2.0 (Basel)



Visualisierung des Personentrackings von «LautLots».

Foto: FHNW

Kunst und Forschung. Wahr, gut, notwendig. Nein, vielmehr: einer der spannendsten Ansätze der letzten Jahrzehnte überhaupt, von Fach- und Kunsthochschulen breit aufgegriffen. Kunst und Forschung, künstlerische Forschung, Innovation, Art & Research, Recherche en art. Eine Musiktheorie über Quanten? Künstlerische Interaktionsforschung? Neue Mittel, wo das Auge hinblickt, wo man hinhört.

Nehmen wir die zwei Forschungsprojekte der Hochschule für Musik Basel, die es im September und Oktober in Basel zu erleben gab: Zum einen die Vorstellung der «strategischen Initiative» *LautLots* im Badischen Bahnhof; zum andern einige Uraufführungen auf dem Spieltisch IRMAT 2.0.

Die «Initiative» ist ein Pilot-Projekt mehrerer Hochschulen der Fachhochschulen Nordwestschweiz (Hochschule für Musik, Hochschule für Gestaltung und Kunst, Hochschule für Technik), das allenfalls auch Fundament für weitere «forschungsorientierte Kunstwerke» (Michael Kunkel) sein könnte. Das Kunstwerk nimmt hier die Form eines 30-minütigen Soundwalks an, in dem man elektronisch getrackt – unter anderem trägt man ein Smartphone über der Schädeldecke – durch den Badischen Bahnhof Basel geführt wird. Man gelangt in durchaus überraschende Lokalitäten wie den 150 Meter langen «Langen Gang», den internen, nicht-öffentlichen Kommunikationsbus des Bahnhofes.

Darüber findet sich nun allerdings eine akustische Räumlichkeit gestülpt, die mit eigenen Aufteilungen operiert. So wird der Lange Gang durch studentische Kompositions- oder Audiofeatures aufgeteilt, was einem je nach gewähltem Spaziernmuster etwas besser oder schlechter auffällt (konzeptuelle akustische Räume wie «Garten», «Schiff», «Konzertsaal»). Die Vielzahl der Effekte, ja sogar ihre Verbindung zu den eigenen Handlungen, kann der Erstbesucher gar nicht alle wahrnehmen. Das muss nicht schlimm sein, es gibt dem Projekt Entdeckungstiefe – wenn man es denn mehrfach erleben könnte. Sibylle Hauert und Daniel Reichmuth haben die künstlerische Konzeption der Bahnhofsfahrt entworfen und bereichern sie mit einem interaktiven, narrativen Guide, der die teilweise vorgegebenen technischen und künstlerischen Teilprojekte behutsam integriert. Ihr Ansatz fokussiert auf den Aspekt des Navigationsexperiments, was eine Konzentration auf technische Aspekte ebenso erlaubt wie eine geöffnete künstlerische Reflexion über Raum, Ferne, Exotik und Reise. Vom Gesamteindruck her dürfte die Erfahrung etwas sparsamer in seiner interaktiven Entfaltung, dafür aber durchaus radiophoner im Ansatz sein.

Ist das «forschungsorientierte Kunstwerk» weder reine Forschung noch reine Kunst, so liegen genau in diesem Zwischenraum seine gezielt auslotbaren Chancen. Diese sind allerdings schwierig in dem kurzen Soundwalk darzustellen, sofern dieser nun als Schlussresultat der Forschung überhaupt gelten soll. Unter dem Aspekt der technologischen Forschung hat man sich etwas viel vorgenommen, strebt einen Vergleich unterschiedlicher Arten des «Indoor Tracking» an und stellt als Folge auch ein nicht notwendiges, nicht künstlerisch notwendiges, optisches Tracking oder ein Schritt-Tracking vor.